

Travailler dans la finance est un pré-requis pour être moderne. Pour se payer un appartement qui ne ressemble pas à un clapier, pour bouffer des produits qui ne vont pas vous tuer vous et vos gamins dans cinq ans, pour boire un verre à Ibiza, faire ses courses à New York, pleurer en écoutant un opéra à Bayreuth, c'est simple, il faut du fric, il en faut des montagnes.

La finance est un outil taillé dans le diamant. Elle résulte de la fusion nucléaire entre l'orfèvrerie, la formule 1, la physique quantique et la pêche au gros. En somme, elle représente la quintessence des grandes avancées humaines des derniers siècles.

Grâce à elle, le monde avance vite et il avance bien. De chimère, la pierre philosophale est devenue réalité : le soufre, le plomb et la misère

se transmutent, le Grand Œuvre voit le jour et le monde se fait or.

La finance est alchimie, donc. Traders, vendeurs, acheteurs, gérants, analystes, front et back offices, tous participent à la grande transmutation. Celle des euros en millions, de l'argent en fortune, du salaire standard en bonus supranormaux, du décent en indécent.

Et de ce monde, Hugues Frassier émerge comme l'un des points cardinaux.

À 39 ans, cet ex-HEC et ex-Harvard dirige l'un des plus importants hedge-funds de la place parisienne. C'est-à-dire un bon gros fonds d'investissement spéculatif, gavé jusqu'à la moelle de produits financiers dangereux, instables et volatiles mais affichant des rentabilités totalement démoniaques.

Il a monté sa société il y a un peu plus de six ans. Son réseau, ses compétences et son flair hors norme en ont rapidement fait l'un des grands noms du métier. On prend l'avion de l'autre bout du monde pour venir investir son argent chez lui : chose assez rare chez un Français pour être notée.

Aujourd'hui, il est riche à en crever, mais il s'en tamponne. Il est brillant, brutal et visionnaire, l'essentiel est là.

Chaque jour, il emprunte des millions, mise des millions, et gagne des millions. Il est fier de son métier, fier de sa réussite et emmerde royalement le reste de la planète. La moitié du monde est d'ailleurs déjà morte, pourrie, bouffée par les vers. L'Europe vit bien au-delà de sa date de péremption ; quand on y met le nez, ça sent le moisi. Les États-Unis vivent dans une bulle ; seule l'Asie s'en sortira.

Dans ses bureaux, tout peut arriver. Tout peut basculer. On est au cœur de la finance. Pendant la journée, les types assis ici sont aux manettes d'un jet supersonique. On joue des millions ; on en perd ; on déclenche des micro-paniques boursières ; on torpille le cours de sociétés ringardes ; on se dope au BlackBerry, à l'info, au fric, au cash ; on vit dans un monde en mutation permanente. Chaque jour, un événement sismique peut naître ; chaque jour ses salariés, les yeux rivés sur les fluctuations infinitésimales des indices boursiers, peuvent changer le cours de l'histoire.

C'est un monde où tout peut advenir, où tout *doit* advenir.

7 h 02

Ce matin, Hugues Frassier se fait déposer par son taxi à quelques centaines de mètres de son bureau et termine le trajet à pied. Depuis des semaines, les marchés sont nerveux, le bousculent et le fatiguent. Aussi, il apprécie de prendre l'air.

Il marche d'un pas soutenu. Le bruit de ses talons résonne dans le jour à peine levé. Il ne croise personne ; le triangle d'or parisien, le quartier le plus prestigieux de la capitale, pionce sec.

Arrivé dans ses locaux, il reste campé devant les dizaines d'écrans plats et d'ordinateurs qui meublent ses bureaux loués à prix d'or. D'ici une heure, ces deux cents mètres carrés haut de gamme seront envahis d'une vingtaine de jeunes loups en costard à quatre Smic, aux ambitions pécuniaires démesurées et à l'intelligence commerciale acérée.

Il est 7 h 02, le rush commencera dans quelques minutes et se terminera dans quatorze heures. Quatorze heures d'adrénaline pure en intraveineuse. Mieux que le sexe. Le pied.

Il retourne dans son bureau, s'assoit et commence par passer rapidement en revue son flux RSS sur son ordinateur portable ultraplat. Dans la nuit, la Bourse de Tokyo a fini en baisse de 0,8 % à 12 324 points. Même topo du côté de Hong Kong et des marchés émergents : Wall Street a stagné la veille, ils ont barboté.

Dans un papier de cadrage boursier matinal, le journaliste parle de l'inflation, du machin, du chose, du truc et des soucis énormes du président de la Banque centrale européenne.

Ok, le journaliste ne sait rien de nouveau.

Et surtout, il n'a rien compris. Car les quelques statistiques publiées durant la nuit ne sont franchement pas bonnes. La crise des *subprimes* qui dure depuis des lustres est en train de gangrener l'économie réelle à très grande vitesse. L'Europe est déjà contaminée. La crise a débarqué par la Grande-Bretagne, y a pondus ses lentes, puis s'est abattue, plus forte que jamais, sur le continent.

Et elle n'en fait qu'une bouchée. Certains pays comme l'Espagne ont connu des booms immobiliers spectaculaires, l'industrie du BTP s'y est développée comme nulle part ailleurs et les crédits ont alimenté à 200 % la machine à

croissance. Pendant dix ans, les Espagnols ont mangé de l'emprunt matin, midi et soir. Résultat, ils ont grandi sur du foin. Et maintenant que le vent souffle, ils n'ont plus que leurs tapas pour pleurer.

Les derniers chiffres annoncent un recul sans précédent des permis de construire. Pour Hugues, la messe est dite. La crise économique aura raison de l'Espagne.

Et peut-être même du reste du monde. Même le *made in China* fait les frais de la crise : affréter un container entre la Chine et l'Europe coûte moitié moins cher qu'il y a trois semaines. Les exportations sont en chute libre tandis que les armateurs font faillite à la chaîne. Bientôt, il n'y aura plus ni jouets en plastique ni écrans plats sous les arbres de Noël français. Rien que des écharpes en laine *made by mémé*. Du pur bonheur à l'époque d'Internet et des microprocesseurs.

Les résultats trimestriels des entreprises, qui commenceront à tomber la semaine prochaine, sont attendus avec impatience. Les gouvernements ont beau prétendre que tout va bien, les financiers pensent autrement. *In fine*, la journée risque donc d'être à l'image de ces dernières semaines : tendue.

Hugues rédige un mail en vue du morning-meeting qui se tiendra dans une heure. Il ne

pourra y assister et laisse quelques instructions. Il parcourt ensuite rapidement la rubrique des faits-divers de son flux RSS. On y découvre parfois des informations susceptibles d'influer sur les cours boursiers. Il y lit qu'une jeune Française appartenant à une ONG humanitaire a été enlevée en Afghanistan. Elle avait 28 ans et sa trace a été perdue hier après-midi. Une photo la montre buvant un thé, au pied d'un 4 × 4, dans ce qui ressemble à un ennuyeux petit bout de désert afghan.

Il regarde la photo sans comprendre. Le seul intérêt de l'Afghanistan est de savoir avec certitude qu'à faire le mariole dans un coin de désert, on se fait violer, lapider et démembrer. À 28 ans, lui gagnait déjà beaucoup en étant le king d'une des salles de marché les plus réputées de France.

Ça c'est du concret, du 100 % XXI^e siècle. Le reste, mourir pour des enfants afghans mutilés par exemple, c'est du gâchis.

Sur un second écran, il passe ses derniers mails en revue. Il trouve rapidement ce qu'il cherche. Un mail intitulé « Red Sand », du nom de code de sa dernière opération boursière personnelle. En objet, un laconique « c'est fait ».

Il esquisse un sourire en se levant pour se préparer un expresso. « Red Sand » est un délit d'initié minime, rien que du très classique : ça se fait tous les jours.

Dans quelques minutes, la société Business-Fab va publier un communiqué de presse dans lequel elle reconnaît avoir perdu un contrat record signé avec Microsoft il y a trois ans. Plus de 12 % de son chiffre d'affaires part en fumée. Suppressions d'emplois en France, montée au créneau des élus, batailles d'actionnaires, éviction de dirigeants... la société va au-devant de gigabits d'ennuis. L'action de la société, lestée de plomb, va faire un maxi-plongeon en Bourse, au grand dam des cassandres de la finance qui, une fois de plus, n'auront rien vu venir. Et Hugues pourra racheter ni vu ni connu sa petite dizaine de milliers de titres vendus à découvert la veille.

Il n'aura pas gagné grand-chose, pas plus de 30 000 euros, c'est même peu étant considéré le risque. En revanche, il aura encore réussi à faire la nique aux banquiers, à l'Autorité des marchés financiers et aux actionnaires individuels, bref à tout ce tas de veaux qui broutent l'herbe du Palais Brongniart.

Il attrape son téléphone portable et compose un numéro.

– Marie, c'est moi. Je t'invite au resto ce soir, ça te va ?

– Je suis occupée.

– Marie ?

– Je suis occupée, je te dis.

La fille raccroche. Il l'injurie, attend un instant puis rappelle.

– Je passe te prendre. On fête ma dernière affaire au *Relais Louis XVI*.

– Donne-moi deux secondes.

Il l'entend dire : « Mais alors appelez un coursier bordel ! Je me fous de l'heure qu'il est ! Je veux ce pli maintenant, c'est tout ! », puis elle reprend le combiné.

– Le *Relais Louis XVI*, c'est gris.

– Alors chez *Festine* ?

– Ok.

– Je passe te prendre à neuf heures.

Quinze minutes plus tard, il se lève de son bureau et enfile son manteau. Sa première assistante est arrivée. Elle est blonde aux yeux bleus, elle a un bac + 5 et gagne mieux sa vie qu'un cadre de 40 ans. La seconde, identique à la première, arrivera à quatorze heures et prendra le relais jusque tard dans la soirée. Il lui demande de réserver une table pour neuf heures et demie chez *Festine*.

– Est-ce que je dois prévenir ta femme que tu ne rentreras pas dîner ?

Il hoche la tête. Ensuite, comme prévu, il descend rejoindre Dominique de Granville pour leur petit-déjeuner hebdomadaire.